

## **Carte blanche aux Presses universitaires de France.**

Alors que va s'ouvrir la COP21 et à la faveur de la parution du 1er Dictionnaire de la pensée écologique (PUF), les *Rendez-vous de l'histoire* de Blois ont ménagé une *Carte blanche* très intéressante (samedi 10 octobre) aux rapports entre histoire et écologie, sur la question de savoir comment l'Histoire peut nous enseigner sur notre conduite vis-à-vis de la planète.

Avec Dominique Bourg philosophe et co-directeur du Dictionnaire de la pensée écologique (PUF), professeur à la Faculté des Géosciences et de l'Environnement de l'Université de Lausanne, membre du conseil scientifique de la revue *Vertigo* et vice-président de la Fondation Nicolas Hulot. Il est notamment l'auteur avec Augustin Fragnière de *La pensée écologique* (Puf, 2014). Et Fabien Locher Chargé de recherche au CNRS, historien, spécialiste de l'histoire environnementale, et de l'histoire des sciences et des techniques.

### **Animée par Jean Lebrun (France Inter)**

Extraits :

**Jean Lebrun : Avant de débrouiller la question qui nous réunit, entrons dans le maquis de l'histoire environnementale. Pouvez-vous nous expliquer, Dominique Bourg, les motivations du Dictionnaire de la pensée écologique qui paraît ?**

**Dominique Bourg :** L'idée d'un dictionnaire ne vient pas de moi mais des Presses universitaires de France. Avec Alain Papaux et l'éditeur, nous nous sommes concertés en revanche pour en préciser le titre. Nous ne souhaitons pas faire un dictionnaire de l'écologie, en ce que, isolé, ce mot renvoie à une discipline qui a pour objet l'étude des rapports que les êtres vivants nouent entre eux et avec leur milieu. C'est une définition de 1866, toujours valable, qu'on doit à Ernst Haeckel. Philosophe, je ne souhaitais diriger ni le dictionnaire d'une discipline, l'écologie, ni le dictionnaire de l'écologisme, qui aurait été celui des mouvements sociaux politiques. Nous avons ici affaire à un dictionnaire de la pensée écologique qui couvre un arc plus large. C'est une tradition de pensée, à l'instar du socialisme ou du libéralisme, qui naît d'une critique de la modernité, nourrie de témoignages de dégradations du paysage; puis par des analyses scientifiques, les dégradations du milieu devenant de moins en moins accessibles à nos sens. Le fait que ces dégradations ne soient pas ou peu visibles constitue aujourd'hui un piège. Cette pensée présente avec des nuances, voire des oppositions, deux traits systématiques et conjoints: une remise en cause de la place de l'homme dans la « nature » (idée typiquement occidentale), liée à une critique de l'anthropocentrisme; un scepticisme à l'égard de la capacité qu'auraient nos techniques à toujours résoudre les problèmes qu'elles engendrent. Cette pensée se forge tout au long du XIXe siècle jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, puis s'affirme avec de plus en plus de force.

**Jean Lebrun : La pensée écologique associe des disciplines extrêmement diverses. Quel rôle les historiens ont-ils joué dans cette tradition?**

**Dominique Bourg :** On ne peut pas penser sans histoire. Une pensée ne se construit pas à partir de rien, sans héritage préalable. Toute pensée se situe nécessairement dans le temps. Une pensée ahistorique existe, pensons à l'économie néoclassique qui prétend dégager des lois atemporelles; mais elle n'y parvient qu'en produisant des modèles éloignés de la réalité. Tel n'est pas le cas de l'histoire. Or, l'histoire a été l'une des premières disciplines à s'écologiser. Ce mouvement commence aux États-Unis et dépasse la seule histoire. On oppose pour chaque discipline des formes d'approches différentes: l'histoire de l'environnement s'oppose par exemple à l'histoire environnementale, comme la sociologie de l'environnement s'oppose à la sociologie environnementale, etc. L'approche classique consiste à présupposer que les sociétés se déterminent par elles-mêmes, que le milieu ne constitue qu'un cadre neutre. La relation de la société au milieu est unidirectionnelle: la société transforme le milieu, mais ce dernier ne saurait influencer sur son évolution. Or, cette conception qui s'est solidifiée à la fin du XIXe siècle n'est plus tenable. Avec les perturbations que nous infligeons au système Terre, la nature commence même à faire effraction dans la maison commune. Nous sommes invités à reprendre nos catégories et à ne plus imaginer que les sociétés sont hors-sol et protégées par avance des effets dus aux changements violents du milieu.

**Jean Lebrun : Fabien Locher, en tant qu'historien, où et quand décelez-vous les premiers linéaments d'une réflexion écologique?**

**Fabien Locher :** La meilleure façon d'aborder la question des approches historiques de l'environnement, c'est d'aborder la chose par une approche elle-même historique. Faire l'histoire de ces approches permet de dénouer ce vaste sujet. On observe alors qu'il y a plusieurs strates. D'abord un courant historique, proche depuis le XIXe siècle de la géographie, s'intéresse de longue date aux paysages agraires, aux forêts, aux ressources naturelles. Plus près de nous, de Marc Bloch à Emmanuel Le Roy Ladurie, les questions environnementales et écologiques ont été très présentes, sans toujours être explicitement désignées comme telles. C'est là un héritage précieux, celui de la grande école historique des Annales, avec aussi Fernand Braudel et son livre magistral sur la Méditerranée. Ainsi l'histoire, comme à sa façon l'anthropologie, était plutôt bien armée pour répondre aux nouveaux enjeux de la crise environnementale. La seconde strate essentielle émerge aux États-Unis, dans la décennie 1970. Elle est la réponse des historiens à l'essor de l'environnementalisme politique. Sur ces campus où, au même moment, on conteste le patriarcat, la ségrégation raciale, la guerre au Vietnam, une génération de thésards se pose de nouvelles questions: peut-on écrire une histoire environnementale de l'impérialisme, de la guerre? Peut-on faire entendre la voix de la Nature, asservie par le capitalisme et la technique, dans le récit historique, pour déjouer l'écheveau des dominations? D'où une mutation des questionnements. Faire de l'histoire environnementale ce ne sera plus seulement traiter de sujets spontanément « écologiques » comme les forêts, mais chercher à saisir toutes les grandes questions historiques, sous l'angle de l'environnement. Comme souvent, d'une révolution sociopolitique jaillit un renouvellement du champ intellectuel.

**Jean Lebrun : Buffon, dans sa monumentale *Histoire naturelle*, posait déjà la question de l'influence de l'homme sur le climat. Cela allait de pair avec les inquiétudes des années**

**1770 liées aux froids menaçants et aux grandes variations climatiques d'une année, d'une saison, d'une décennie sur l'autre.**

**Fabien Locher :** C'est là une troisième strate, encore plus ancienne, qui lie l'histoire de la nature et du climat, à l'histoire des sociétés. Contrairement à ce que l'on dit parfois dans l'historiographie, il n'y a pas eu au XVIII<sup>e</sup> siècle de disjonction radicale entre l'histoire de la nature, produite par les sciences, et l'histoire humaine, écrite par des historiens. L'action de l'homme sur son environnement et ses effets en retour sont au coeur des réflexions des sociétés occidentales, depuis au moins le XVII<sup>e</sup> siècle, et sans cloisonner ces deux types d'histoire. L'idée est qu'en déforestant, les groupes humains exercent une action climatique à grande échelle, qui peut se révéler soit bénéfique, soit, comme on le pensera à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, délétère. Dans sa grande Histoire naturelle, le naturaliste Buffon affirme ainsi que l'homme modifie le climat, et en bien: l'homme écrit-il en 1780 peut « désormais choisir la température du lieu qu'il habite ». Dans le même mouvement, cette idée d'une action sur le climat va servir d'index de l'« état de civilisation » des peuples. Ainsi les Indiens d'Amérique du Nord, qui n'auraient pas su « améliorer » leur climat en déboisant, sont pensés, pour cette raison, comme inférieurs. Ce type de discours perdurera au XIX<sup>e</sup> siècle, quand les populations du Maghreb seront dénoncées pour avoir dégradé leurs conditions climatiques... cette fois en déforestant trop. D'où des discours en justification de la colonisation française comme entreprise de restauration climatique...

**Dominique Bourg :** Une des premières formes de classement des sociétés sera la théorie des quatre stades (stade des chasseurs-cueilleurs, ensuite pastoral et agricole, puis commercial et enfin industriel) tirée d'Adam Smith. Mais j'aimerais revenir au partage entre sciences de la nature et sciences sociales qui s'est imposé dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon ce partage, encore une fois, le social se comprend et se détermine par lui-même. La nature n'est qu'un décor pour la geste humaine. Ce partage et l'idée d'une séparation étanche entre nature et société qui en découle apparaissent de plus en plus difficiles à soutenir. La dernière étape de cette remise en question est l'idée d'anthropocène: nous sommes devenus une force géologique aussi importante que les facteurs géologiques traditionnels; en retour, nous déclenchons des forces qui vont à l'avenir puissamment affecter nos sociétés; par exemple le dérèglement climatique.

**Jean Lebrun :** L'historien suisse François Walter est très prudent et indique qu'il faut intégrer l'environnement à l'histoire, « ce qui permet de revisiter l'ensemble du champ sous des points de vue novateurs ». Quel mot choisir donc: histoire environnementale ou histoire de l'environnement?

**Dominique Bourg :** Encore une fois, il ne s'agit pas de la seule histoire. L'expression générique « humanités environnementales » désigne ce nouveau paradigme cherchant à comprendre la double influence société/nature. Plus généralement, ce nouveau paradigme met fin à ce que Philippe Descola appelle, dans son livre phare, Par-delà nature et culture, le « naturalisme ». La thèse qu'il avance est, qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, apparaît une conception

inédite de la nature. Il part de l'idée que tous les hommes ont en partage une intériorité, un for intérieur, et une physicalité, le corps et ses aptitudes. Les sociétés organisent ensuite le monde qui nous entoure en fonction de la possession ou non de cette intériorité et de cette physicalité. Sommes-nous identiques ou différents des autres êtres vivants en matière d'intériorité ? Sommes-nous identiques ou différents sur le plan de la physicalité?

Or, uniquement la civilisation occidentale moderne a prétendu que les hommes étaient les seuls à posséder une intériorité. L'idée selon laquelle les êtres humains seraient les seuls à pouvoir se représenter le monde, à contracter et promettre, est en effet une idée exclusivement occidentale. Souvenons-nous des animaux-machines de Descartes, ou de Malebranche frappant son chien en affirmant que ses cris ne manifestaient aucune douleur. Cela a marqué notre civilisation et on commence à peine à s'en détacher et à le critiquer. On s'est aperçu que l'outil était très présent dans le monde animal, qu'il n'y avait pas d'animalité sans communication et sans formes de langage, que le rapport de certains animaux à la mort est plus complexe qu'on le pensait... Une critique profonde du « naturalisme » est en cours. C'est au regard de cette histoire-là qu'il est pertinent de parler d'humanités environnementales, qui est un refus du partage établi à la fin du XIXe siècle.

**Fabien Locher** : Le terme d'histoire environnementale me paraît plus pertinent car l'idée est de jeter un nouveau regard sur tous les objets d'histoire, pas de faire l'histoire de quelque chose qui serait l'environnement. C'est ce que je propose, par exemple, avec mes recherches actuelles sur l'histoire environnementale de la propriété et des communs : essayer de relire certaines de nos grandes institutions sociales par ce nouveau prisme.

**Jean Lebrun** : **Plusieurs textes du *Dictionnaire* touchent aux catastrophes climatiques. Que recouvre l'idée de catastrophisme?**

**Fabien Locher** : Le terme catastrophe nous vient au départ du vocabulaire du théâtre, où il désigne la conclusion brutale d'une tragédie. Mais au-delà du mot, ce qui interpelle, c'est que cette notion d'un processus rapide et désastreux de dégradation du climat est ancienne. Comme l'a montré l'historien Richard Grove, les colonies insulaires françaises et anglaises des Caraïbes et de l'océan Indien sont, au XVIIIe siècle, un creuset pour ce type de conception. On y a déforesté massivement pour cultiver le sucre et le tabac, et on s'interroge : n'est-on pas en train de détruire le climat des îles? L'intendant du roi de France à l'île Maurice, Pierre Poivre, se fait le héraut de cette menace, qu'il dénonce dans des textes et des discours publics. Plus tard, c'est le bilan climatique de la Révolution française qui sera mis en question, comme lorsque le gouvernement de la Restauration enquête, en 1821, pour savoir si elle a contribué à déforester le territoire, et donc à dégrader le climat. Pensée de l'agir climatique et batailles politiques ont de longue date parties liées.

**Dominique Bourg :** Notre prisme occidental est anticatastrophiste, hérité probablement de la pensée grecque. On recherche ce qui est fixe, invariable, voire éternel. Pour les Grecs, le cosmos est pérenne, incréé, il ne disparaîtra pas et les dieux n'en sont que les gardiens. La physique moderne va nous ramener vers cette idée d'un univers horloger que rien ne pourrait altérer. Depuis la seconde moitié du XXe siècle, même si Darwin était à cet égard un précurseur, on va se rendre compte que la Terre charrie bruits et fureurs. L'article du Dictionnaire signé par Peter Westbroek, grande figure des sciences de la Terre, intitulé « Système Terre », nous rappelle que la Terre sans cesse s'autodétruit et se régénère. Tout s'y inscrit dans un cycle de destruction et de reconstruction permanentes. C'est pourquoi au Japon, pays soumis régulièrement aux tremblements de terre et autres tsunamis, l'idée d'une Terre stable n'a jamais pu s'imposer. En devenant nous-mêmes une force géologique, nous précipitons de nouveaux changements. À cet égard, la notion de risque nous induit en erreur en ce qu'elle renvoie à des dommages circonscrits, mutualisables et compensables pécuniairement. Or, aujourd'hui, on en est à un point où les conditions de vie générales sur Terre pourraient nous devenir très défavorables. Je préfère parler de dommages transcendants, parce qu'il en va des conditions de possibilité de la vie sur Terre. Le contexte mental occidental, l'adhésion à une conception horlogère de la Terre nous interdisent de prendre la mesure des mécanismes que l'on a déclenchés. Si bien qu'on ne voit pas, ou si peu, ce qui est en train de se produire.

**Dernières publications :** « L'Agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVIIe-XVIIIe siècles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, de Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher. *Du risque à la menace. Penser la catastrophe*, de Dominique Bourg, (PUF, 2013) et *Dictionnaire de la pensée écologique* (PUF, 2015).